

## Témoignages oraux recueillis à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de la fin du conflit en Algérie

Témoignage de Jean-Louis CERCEAU, né le 27 février 1940



En février 1962



En janvier 2023

## Transcription

### *Situation familiale.*

Je suis l'aîné d'une famille de 4 enfants et quand je suis né, mon père qui avait été mobilisé était prisonnier de guerre et je n'ai connu mon père qu'à l'âge de 5 ans. Ma mère, ouvrière d'usine était polonaise, elle a accouché chez ma grand-mère à Lille, alors que ma famille vivait en Touraine. Mon père est décédé en 1945 des suites de sa captivité.

Comme ma mère parlait 4 langues : le polonais, le français, l'anglais et l'allemand, elle a occupé les fonctions d'hôtesse au Syndicat d'initiative de Tours. A 13 ans, j'habitais à Saint-Cyr-sur-Loire, dans une cité à la Mésangerie, où, comme les gamins de l'époque qui vivaient beaucoup dans la rue, livrés à eux-mêmes, il fallait s'imposer par la force et bien que chétif, je suis devenu chef de bande. En 1957, à 16 ans, je suis entré aux « Docks de France » comme commis d'épicerie. Un ami m'a suggéré d'entrer chez les parachutistes. La vision qu'on avait à l'époque était transmise par les films américains, le para, c'était le soldat par excellence, la guerre, c'était une espèce d'utopie, un endroit où on pouvait se bagarrer.

### *Service militaire en Métropole et en Algérie*

J'ai été formé au brevet de parachutiste par des militaires qui venaient d'Indochine et qui savaient de quoi ils parlaient. J'ai fait un stage à Bordeaux. Il y avait la formation physique, pour laquelle je n'avais pas de problème car avec mon travail à l'épicerie, j'avais une force extraordinaire dans les bras, dans les mains. Je me souviens bien de mon premier saut et de ce qu'on ressent quand le parachute s'ouvre, cette impression de comprendre pourquoi les oiseaux volent, c'était une pure merveille.

Le deuxième saut, c'était plus compliqué, le largueur m'a dit une phrase qui m'a suivi toute ma vie « *T'as peur, petit, c'est normal, la peur c'est un sentiment humain, celui qui dit ne pas avoir peur, c'est ou un menteur ou un inconscient, ce n'est pas quelqu'un de normal, ce qui est grave c'est de ne pas savoir maîtriser sa peur.* ». Ce deuxième saut a été une victoire morale extraordinaire. J'étais très fier à la remise du brevet prémilitaire. « *J'étais un para, moi le petit bon à rien de la rue* ».

A partir de ce moment-là, j'étais prêt à affronter tout et n'importe quoi. Le 6<sup>ème</sup> saut ne s'est pas très bien passé, je me suis abîmé un genou à l'atterrissage et j'ai été déclaré inapte au saut temporaire mais du fait que j'étais breveté parachutiste prémilitaire, l'armée avait obligation de m'incorporer dans les troupes aéroportées.

J'étais inapte au saut mais pas à la marche et j'ai été incorporé dans l'infanterie de marine le 2 mars 1960 au camp de la Braconne (au-dessus d'Angoulême) dans des « baraquements » plus spartiates par rapport à la base américaine située à proximité ; Comme mon père était mort et que j'étais « soutien de famille, » je ne pouvais pas partir en Algérie et je suis resté 10 mois en France, et j'ai tenu un foyer militaire à Angoulême.

### *L'arrivée en Algérie en 1961*

Suite à une altercation avec un adjudant-chef, en janvier 1961, je pars en Algérie, j'ai embarqué à Marseille, et je suis arrivé en Algérie à Philippeville, je n'avais pas prévu qu'il ferait froid, j'étais en tenue d'été et j'ai eu une bronchite, sur la route qui nous emmenait au camp de base, je me suis aperçu qu'il y avait beaucoup de montagnes et que c'était propice aux embuscades.



En 1961, portant le pistolet mitrailleur MAT 49



J'ai été affecté à l'unité de combats du bataillon, j'ai fait un stage commando, vêtu de la tenue camouflage et casquette, portée par les unités d'élite et je me prenais pour un soldat d'exception, pour autant, on était comme les autres, on avait la peur, la faim, la soif, la fatigue, mais on nous envoyait chaque fois qu'il y avait un coup dur quelque part.

En tant qu'infirmier, je porte le pistolet à la ceinture.

J'ai été d'abord pendant 2 mois pourvoyeur, celui qui porte les munitions, puis comme il n'y avait plus d'infirmier, **j'ai été désigné d'office comme combattant et infirmier**, mon armement change, j'ai un pistolet automatique, une mitraillette la trousse d'urgence et je combats comme les autres. Je vais découvrir des choses fabuleuses, moi qui suis commis d'épicerie, je n'ai aucune formation médicale, je fais un stage de 3 semaines, j'apprends à faire des piqûres sur des pommes de terre, à faire un garrot et le reste, je vais l'apprendre en soignant les populations civiles dans les villages qu'on traversait, les gens m'appelaient « Toubib », j'ai même fait de la petite chirurgie. Quand je soignais des enfants, les mères me remerciaient en m'offrant un thé à la menthe ou une friandise, alors qu'elles n'avaient pas grand-chose à manger, ça, je ne l'ai jamais oublié, **c'était la partie la plus gratifiante de mon séjour.**



A Marnia, en compagnie d'une femme des équipes médico-sociales itinérantes

**La partie la moins gratifiante, c'était le combat**, je subis mon baptême du feu, la veille de mes 22 ans, où lors d'une opération, on se fait tirer dessus. Le caporal m'ordonne de me coucher, il me faut au moins 3 secondes pour réaliser que je me suis fait tirer dessus et qu'il faut que je m'allonge ; Lors de la première opération, je n'ai pas eu à tirer directement sur un homme en face de moi, mais quand j'ai vu le corps mort d'un gars qui avait le même âge que moi, je me suis mis à culpabiliser, pourvu que cela ne soit pas moi qui l'ai tué, c'était un vrai mort tout abimé, pas comme ceux qu'on voyait dans les films, j'ai eu 2 copains qui sont morts dans mes bras avec 5 balles dans le ventre, ils ne criaient pas « *Vive la France* » mais « *Maman, j'ai mal, je veux pas mourir* ». Malheureusement, après on s'habitue et quand il faut aller au charbon, on y va.

### *Vie quotidienne et les opérations militaires.*

Notre unité a enregistré 43 actions de feu en 16 mois dont 2 à Oran et le reste dans le nord Constantinois, où pendant 8 mois, on a couché dehors mais surtout, on n'avait que les rations alimentaires de l'armée pour se nourrir et à la fin, on ne mangeait plus ce type de nourriture. Quand on traversait un village où il y avait un commerçant arabe qui faisait cuire de la viande, on achetait un beefsteak et on chassait les sangliers puisque les musulmans ne mangent pas de porc. J'ai perdu 16 kilos en 16 mois dont 8 kilos les 2 premiers mois ; je suis revenu un peu abimé mais surtout psychologiquement.

**Il y a deux choses qui m'ont sauvé : la première, c'est d'avoir soigné les populations civiles et leur satisfaction qu'ils m'ont témoigné et la deuxième c'est d'avoir à deux reprises refusé d'effectuer des exécutions sommaires sur des civils ;**

La première fois après avoir traqué les »fells » et les avoir tués , on arrive dans un village où il ne restait plus qu'une dizaine de personnes : les femmes, les enfants et un vieillard. Le lieutenant demande de les tuer. Et moi, je le regarde, et je lui dis « *On est des soldats, pas des assassins* ». Il me met sa carabine sur la tête et dis « *Tu peux répéter cela* ». Je lui réponds : « *vous pouvez me tuer, mais il y en a 40 qui vont pouvoir raconter* ». Du coup, le lieutenant a répliqué en disant qu'il plaisantait. Ce lieutenant était un pied noir qui avait la haine des arabes et j'ai appris plus tard qu'il avait été tué lors d'une permission à Alger.

La deuxième fois, c'était dans le village d'El Biard, près d'Oran où il y avait une base aérienne qui existe toujours. On fait une opération pour récupérer un collecteur de fonds, qui passait chercher de l'argent pour le FLN mais qui avait eu le temps de se sauver et on trouve juste un gamin qui avait l'air d'avoir 16 ans, qui malgré les coups ne dévoile pas où est son père. Le capitaine nous demande de l'enfermer et de le tuer. Avec l'autre soldat, un copain radio, avec qui j'étais d'accord, on met le gamin dans un placard en lui disant de sortir quand les soldats seront partis et on tire dans le mur d'en face. Ce sont ces deux affaires-là qui m'ont permis de me réconcilier avec moi-même.

On parle de la torture physique, mais moi, j'ai torturé sans le savoir. On revenait d'opération et on passe par le village de Taskif ? et on reçoit l'ordre d'investir le village où il y aurait eu des armes cachées. On regroupe les habitants qui restaient : les femmes, enfants, vieillard. On fouille le village en mettant en l'air leurs maigres provisions. Il y avait aussi un handicapé, qu'on avait déjà un peu tabassé, le capitaine demande qu'on emmène ses enfants ( 8 ans et 6 ans) à l'autre bout du village. On met le garçon sous une toile de tente, on tire en l'air, on va chercher le père et on lui dit : « *Si tu ne parles pas, on tue la deuxième ;* »

Vous imaginez la douleur morale de cet homme, et il a fallu que je devienne père de famille pour réaliser l'énormité de ce que j'avais fait. Pour moi, à l'époque, je pensais n'avoir rien de fait de mal, puisque en réalité, je n'avais pas tué le même. On n'a pas trouvé d'armes et on a reçu l'ordre de brûler le village, ce qui était facile avec les toits en chaume, longtemps les youyou que les femmes se sont mises à chanter m'ont poursuivi.



En opération dans le Nord-Constantinois  
avec les porteurs et les mulets qui portaient les réservoirs d'eau

### **Relations avec les harkis.**

On combattait avec les harkis, ils servaient d'interprètes et de guides. Celui qui était avec notre commando, Mohammed, a reçu la même tenue camouflage-casquette que nous et il en a été aussi fier que s'il avait reçu la Légion d'honneur. Il était notre égal. Il avait combattu très tôt avec l'armée française car sa famille avait été égorgée par les gens du FLN.

### Faits marquants

En avril 1961, le putsch d'Alger, où notre unité particulièrement loyale a dû former un bataillon de 150 hommes. Arrivés à Alger, on a occupé le camp du 1<sup>er</sup> R.E.P qui venait d'être dissous, puis on nous a installé sur une plage, dans un ancien dancing, où j'ai appris plus tard que c'était là qu'Albert Camus venait danser avant la guerre. Cette plage était fréquentée par des jeunes filles en maillot de bain, qui ne nous laissaient pas indifférents. De mon côté, je m'étais pris d'amitié pour une jeune magrétine, Farida et on discutait ensemble sur la plage. Un jour, un sergent qui voulait sortir avec elle, me menace de son arme, vise ma poitrine et me tire dessus. La balle est déviée, Farida est touchée au mollet, heureusement sans gravité. *« J'ai failli mourir pour la France pour les beaux yeux de Farida ».*



En opération dans le nord-Constantinois, avec un sac à dos de 35kg et la trousse d'urgence.  
A mon poignet, le bracelet en métal fait avec la balle qui m'avait touché  
« pour les beaux yeux de Farida » et qui me servait de porte-bonheur

Après Alger, on reprend nos opérations classiques qui deviennent de plus en plus difficiles, car entretemps 6000 rebelles ont été libérés des camps et ils rejoignent le maquis. On va avoir 2 embuscades meurtrières près d'El Milia les 3 et 21 juillet 1961.

Le 3 juillet 1961, c'est mon caporal-chef, actuellement porte-drapeaux de la Fédération Nationale des Anciens Combattants d'Algérie en Indre-et-Loire (FNACA), qui assure la sécurité d'un convoi. Il tombe dans une embuscade et est grièvement blessé mais malgré ses blessures continue à résister aux rebelles jusqu'à l'arrivée des renforts où il peut être évacué, et soigné pendant 14 mois à l'hôpital. Mais il a eu sa médaille militaire 12 ans après ! Après les opérations, tous les officiers repartaient avec une citation, un seul soldat a été décoré.

**Un souvenir m'a fortement marqué, mais de manière négative.**

**C'était le 1<sup>er</sup> avril 1961. On est en opération avec le 8<sup>ème</sup> R.I.**, on reçoit un appel au secours d'un sous-lieutenant, il y a un mort mais surtout un blessé grave, qu'il faut évacuer de toute urgence. On ne peut pas contourner la forêt car cela aurait demandé 1h30 mais il faut traverser directement dans une zone où on peut se faire attaquer. Avec le lieutenant-toubib, on prend un engin blindé, avec le chauffeur et le mitrailleur, j'ai un gilet pare-balles et une grenade dans chaque main, on arrive pas loin des blessés mais on finit le chemin à pied avec un brancard. On arrive dans la clairière, où ils avaient placé le soldat mort et le soldat blessé qui pour protéger ses camarades avait mis le pied sur une grenade et avait eu une partie de sa jambe arrachée. Alors que le lieutenant commence à l'examiner, on nous tire dessus, et on se jette à terre, j'étais allongé à côté du mort, il avait pris une balle dans la tête qui lui avait éclaté la tête, le visage très crispé, je n'avais pas peur de mourir mais d'être aussi vilain que lui, c'était ahurissant de penser plus à cela qu'à ma propre mort.

Le tir s'arrête, on se relève avec le lieutenant, on ramène les blessés jusqu'au camp et là, j'ai craqué, ça été la plus grande trouille de ma vie après-coup, les copains m'ont saoulé au cognac parce que j'en pouvais plus, il y en a un qui a lavé mes bottes et mon treillis plein de sang, ça encore, je ne pouvais pas en parler pendant très longtemps.

Le lieutenant a eu une citation militaire mais pas moi. Mais cette action m'a permis en 1996 d'être décoré de la Légion d'honneur.

Je notais tout sur un carnet, je l'ai recopié et après j'ai détruit ce carnet, car rien de voir ce carnet, je replongeais en arrière.

**Fin octobre 1961, on reçoit l'ordre de rejoindre Oran**, alors là on est un peu stupéfait. On nous envoie sur Marnia, en face d'un centre de formation des fells, En février 1962, je fais ma toute dernière opération contre le FLN, les légionnaires nous rejoignent, on était en treillis et ils nous demandent si on des vestes matelassées. On leur répond : « *Pourquoi faire, il fait 50° à l'ombre* ». C'était à la limite du Sahara et en l'espace de 20mn, on a perdu 30 degrés et j'ai fait partie de ceux qui ont eu un malaise à la suite du froid.

J'ai été pris en photo au petit matin, par un copain, passionné de photo, qui trouvait que ça allait faire une belle photo. Le foulard jaune que je porte servait à repérer les troupes par les hélicoptères.



En février 1962, lors de la dernière opération  
contre l'ALN ( Armée de Libération Nationale) au sud de Sebdou

Il y avait des grosses pierres, l'un d'entre nous donne des coups de pied et plein de scorpions en sortent, c'est la première fois qu'on en voyait.

On est ensuite transporté sur Oran dans un fort qui s'appelle Châteauneuf, qui abrite le corps d'armée commandé par le général Katz et dont on devait assurer la sécurité. Sur la route qui y menait, on nous demande de mettre des casques, car on risquait de recevoir des pots de fleurs sur la tête. On portait les casquettes et les casques, on s'en servait pour faire la lessive et ils étaient devenus noirs luisant, on rentre sans problème, dans Oran et dans le fort de Châteauneuf et quelques jours après, une rumeur nous revient comme quoi « nous sommes les SS à De Gaulle » car nous avons des casques noirs. Cela nous a beaucoup amusé mais cela nous a servi aussi car la couleur des casques a suscité de la crainte dans la population y compris chez les Deltas de l'OAS, ce qui fut un avantage pour l'unité, car la crainte entraîne le respect.

### L'espoir d'une réconciliation possible ?

Un jour, mon fils va à Alger, il rencontre des hommes d'affaires et le dernier jour, l'un d'entre eux qui était responsable des anciens combattants de la Casbah d'Alger lui remet en cadeau la photographie de la Casbah d'Alger et lui dit : « *Quand ton père viendra, il sera mon invité* ». J'ai été bouleversé et cette photo, elle est accrochée dans mon bureau en bonne place. Je pense que la réconciliation est possible mais il faut qu'elle vienne des anciens combattants, pas des politiques.



### Il y a eu encore 3 évènements marquants :

- Pour fêter mon anniversaire (22 ans), un copain me propose d'aller au bord de la mer à Arzew, il fait semblant de mettre la jeep en panne car il y avait un atelier de réparations et me prend en escorte. J'ai fait un gueuleton dans un restaurant en bord de mer.
- Le deuxième est moins drôle, le 19 mars 1962 à 10h, nous recevons le télégramme qui nous donne l'ordre de cessez-le-feu à midi. A 18h, au moment du dîner, 3 grenades sont lancées d'un toit voisin, blessant 8 personnes dont deux décéderont, et c'est signé OAS. A partir de cet instant, on était prêt à tout, on avait vraiment la haine.
- Je me souviens aussi d'une manifestation en ville où on nous a emmené en barrage et le capitaine reçoit l'ordre d'ouvrir le feu si les manifestants ne sont pas dispersés. Heureusement on avait un capitaine, qui avait une forte expérience et il avait repéré un meneur et on traverse la place avec le radio pour le rejoindre, le capitaine lui dit qu'on avait reçu l'ordre de tirer s'ils ne se dispersaient pas et qu'il préférerait ne pas l'exécuter. Finalement les gens se sont dispersés.

J'ai eu la chance d'être avec des officiers ou des sous-officiers qui étaient des combattants, pas des sadiques ou des tortionnaires. On avait une réputation de soldats propres. Quand je soignais les enfants, je disais aux femmes que les soldats français allaient bientôt partir et j'y allais désarmé et j'étais reçu sans aucun problème.

Par rapport aux indépendantistes et à l'ALN, ma perception était que c'était clairement l'ennemi, même si on avait une certaine admiration pour leur aptitude au combat, je n'ai pas de remords, c'était la guerre et la guerre, c'est lui ou c'est moi.

Quant aux pieds-noirs, on a été bien reçu surtout par les gens modestes.

Il y avait les excités de l'OAS, c'était aussi l'ennemi et on leur en voulait encore plus qu'aux fellas, mais les fellas, on savait aussi pourquoi on se battait mais pour les autres, l'OAS, on venait protéger des gens qui nous tiraient dessus, c'était inacceptable.

Quand le général Jouhaud a été arrêté, il a été transporté à Oran, au fort de Chateauneuf, il a été interrogé par la sécurité militaire puis rapatrié en France. Sur le trajet en voiture, il n'y a pas eu de problèmes.

**J'ai été pris dans un système, on a été mobilisé à 20 ans, on n'avait pas le droit de vote, mais on avait le droit de faire la guerre, on était de la viande à canon surtout que la majorité des soldats étaient des appelés car cela coûtait moins cher que les soldats de métier.**

### **Le retour**

Quand j'ai été rapatrié le 25 août 1962, je vais voir mes grands-parents en Touraine, à Tours, dans le quartier de Sainte Radegonde, je rencontre le curé de la paroisse, qui m'emmène dans une salle où il avait un couple de rapatriés avec deux jeunes enfants, qui n'avaient plus rien. Cela m'a bouleversé, la pitié l'a emporté sur la haine.

### **La reprise du travail**

Avant de reprendre le travail aux Docks de France, je vais me présenter à la direction du personnel des Docks de France et je demande d'avoir un emploi plus intéressant que commis d'épicier. A cela, il me répond qu'on ne va pas me créer un poste parce que j'ai fait la guerre d'Algérie. A ce moment-là, je me domine pour ne pas lui écraser le pif.

Je le prends par les revers de sa veste, je l'assois sur le bureau, je le regarde dans les yeux, et je lui dis :  
« *Ne me parle plus jamais comme cela* ».

J'ai vraiment été très, perturbé, à moitié-fou. Dès qu'une voiture pétaradait dans la rue, je regardais d'où cela tirait. Pour un oui ou pour un non, dès que j'avais l'impression qu'un gars me regardait de travers, je lui sautais dessus. Un jour dans une brasserie, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai tout cassé. Heureusement mon beau-père qui était installateur de magasins a convaincu le propriétaire de ne pas porter plainte et a refait l'installation gratuitement ;

Grâce à ma mère, j'ai entamé un traitement thérapeutique pendant plusieurs années et même encore aujourd'hui, j'ai régulièrement des traitements pour m'apaiser, souvent les angoisses reviennent avec la date du 19 mars, mais j'ai vécu normalement.

Après mon départ des Docks de France où je gagnais moins qu'avant mon départ en Algérie, j'ai postulé chez Olivetti, lors de l'entretien, après les tests psycho-techniques que j'avais bien réussi, on me réclame la copie de mon bac, je lui dis que je n'ai aucun diplôme, mais que je suis prêt à travailler. Mon culot et ma démarche lui a plu, il m'a embauché. Le 2 janvier 1963, je rentre à l'école de ventes de Paris où, pendant 3 mois, j'ai eu une formation payée.

J'ai commencé à Angoulême, où je me suis marié. J'ai continué la vente chez Citroën, Mais comme la vente peut être aléatoire, j'ai cherché un métier qui ne demandait pas de diplômes. Je suis entré à l'école des CRS de Sens le 1er octobre 1969 puis j'ai été affecté le 1er février 1970 à Poitiers ; devenu titulaire 1an après, je suis entré au centre d'enseignement de Lille pendant 4 ans puis j'ai passé le concours d'officiers ; après un départ à Toulouse, j'ai été réaffecté au commissariat de Poitiers, puis détaché syndical à Paris.

Quand je suis revenu en Touraine en 2005, Serge Pinon m'a proposé d'être membre de la FNACA. Après son décès brutal, son équipe est venu me chercher pour lui succéder. Je suis devenu en 2013 président départemental de la FNACA ; avec comme première mission, la mise en place à Tours du mémorial en hommage aux anciens combattants d'Algérie inauguré le 16 octobre 2014 sur la place Anatole France ;

Il y a un endroit où je n'irais pas de ma propre initiative, c'est du côté de Constantine, là où j'ai combattu. J'aurais honte de revenir dans un village que j'ai brûlé. Ce serait un souvenir atroce.

A mes enfants, j'ai mis très longtemps à en parler, je l'ai fait qu'en 2013, quand j'ai pris des responsabilités à la FNACA. J'étais comme beaucoup d'entre nous décidé à arracher la page plutôt qu'à en parler, je n'ai pas tout de suite à mon retour demandé ma carte de combattant, c'est un ami CRS qui a fait la démarche, mais je l'ai mise dans un tiroir.

Concernant la réconciliation, je pense que le peuple algérien le voudrait mais les politiques exploitent la situation.

### **Pour conclure**

Je suis intervenu longtemps dans les lycées, pour témoigner en tant qu'appelé.

Si je continue à témoigner, c'est parce que sans arrêt, l'histoire est réécrite en oubliant les milliers d'appelés qui ont été là-bas sans qu'on leur demande leur avis. Ils ne pouvaient pas voter car ils avaient moins de 21 ans mais ils étaient assez vieux pour y faire la guerre. On cherche de plus en plus à gommer leur rôle.